



Je vous écris
comme
je vous aime

ROMAN

ÉLISABETH
BRAMI

Prix du Premier roman
au Festival de Chambéry


CHARLESTON

« *Ma Dame,
Laissez-moi vous aimer. Juste avec des mots. Rien que des
mots. Plus fort grâce aux mots.
Vous êtes mon île, mon salut, ma survie, mon repos.
Que ces lignes vous brûlent, vous percent, vous pénètrent
dans l'extrême beauté d'une passion dont les corps
s'épousent malgré l'absence.* »

Gabrielle, Émilie. Deux femmes que tout sépare. Elles se rencontrent. S'éblouissent. Doivent se quitter. Mais de ce moment éphémère s'est noué un lien insensé qui les pousse à échanger des lettres à n'en plus finir pour abolir l'espace, le temps, l'oubli et la douleur du manque. C'est l'écriture d'une passion nourrie de la passion de l'écriture.

**« Un roman magnifique doté d'une plume
qu'on ne se lasse pas de parcourir. C'est beau,
c'est poétique, ça se déguste. »**

Manon, du blog *Vibration Littéraire*

Élisabeth Brami est auteure de près de quatre-vingts livres en littérature jeunesse publiés au Seuil, chez Albin Michel, Casterman, Talents Hauts, Nathan... Certains ont été traduits aux États-Unis, en Allemagne, au Japon, en Corée, en Espagne, aux Pays-Bas... et ont reçu de nombreux prix. Elle est aussi psychologue clinicienne. *Je vous écris comme je vous aime* est son premier roman.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-207-5



9 782368 122075

8,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce roman nous parle d'amour. D'un amour fou comme il y en a peu. D'un amour qui ne s'explique pas. D'un amour qui brûle, qui transperce le cœur. D'un amour qui foudroie et laisse sans voix. Ce que je retiendrai de cette lecture, en plus de la beauté et de la pureté, c'est cette évidence : il faut profiter de chaque instant et vivre pour soi et non pour les autres. On ne doit jamais fermer son cœur ou s'empêcher d'aimer. »

Laurie, du blog *Mya's books*

« Un roman épistolaire vous contant une histoire d'amour hors du commun. *Je vous écris comme je vous aime* est un roman magnifique doté d'une plume qu'on ne se lasse pas de parcourir. C'est beau, c'est poétique, ça se déguste. »

Manon, du blog *Vibration Littéraire*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

JE VOUS ÉCRIS
COMME
JE VOUS AIME

© Calmann-Lévy, 2006

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-207-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Élisabeth Brami

JE VOUS ÉCRIS
COMME
JE VOUS AIME

Roman

Calmann-Lévy

À Elle sur l'Île

Il devrait y avoir à la fin de chaque vie, une fois que les interdits qui ont étouffé votre jeunesse sont dépassés, quelques années de printemps gagné.

Marguerite DURAS

Assise sur le canapé, elle lisse sous ses doigts les éraflures laissées dans le cuir par les griffes de son vieux chat, mort la veille. Désormais, personne ne viendra plus lui réchauffer les genoux devant la télé, plus de boule de poils ronronnante sous sa lampe lorsqu'elle se mettra à son courrier. Son Ernesto dort sous les feuilles, au pied du flamboyant.

En cette fin de journée, voici qu'il lui paraît épuisant de continuer à vivre. Enfin, s'avouer vaincue... se laisser glisser sans résistance. Se rendre, lasse, les mains ouvertes. Abandonner.

Et puis, les minutes passent. L'horloge sonne à l'office. Le malaise sournois et la nostalgie s'estompent. Elle serre contre sa poitrine son gilet de patchwork informe aux couleurs criardes, vestige du temps déjà lointain où tricoter pour ses premiers petits-enfants constituait son loisir favori.

Faire un effort, retourner à la réalité de ses obligations domestiques. Elle passe en revue la liste des tâches qu'elle a négligées ces derniers jours. Tiens, elle n'a pas encore répondu à la lettre de cette voyageuse que son fils Daniel lui avait demandé d'héberger, et avec laquelle elle a engagé une surprenante correspondance.

Pourquoi cette femme, de trente ans plus jeune qu'elle, a pris en un soir une telle place ? Pourquoi quelques phrases, quelques regards échangés ont-ils bousculé leur vie ? Elle ne parvient pas à se l'expliquer. Du reste, « l'autre » non plus n'y comprend rien, retournée dans son pays là-bas, sur le continent, à neuf mille kilomètres, dans l'hémisphère Nord. Depuis cette nuit-là, elles s'écrivent, s'interrogent sans relâche sur la nature de leur sentiment, sur ce fol élan réciproque que rien ne laissait prévoir, chacune ayant ou ayant eu mari et enfants selon un schéma des plus classiques.

Chaque fois qu'elle évoque cette troublante rencontre, un sourire juvénile éclaire son visage chiffonné. Vieille comme elle est, a-t-elle encore le droit de se sentir ainsi transportée ? N'est-il pas incongru d'éprouver de tels émois lorsqu'on a quatre fois vingt ans ? Et que vient faire dans son existence finissante cette femme blonde, excessive, en âge d'être sa fille ? Il lui faudrait dénouer ce qu'il y a de maternel ou de filial dans cette relation qui prend de jour en jour des accents plus passionnés, mais elle préfère se laisser bercer par ce bonheur nouveau, même si cela ne lui ressemble pas.

En effet, c'est à n'y rien comprendre : depuis le 11 juillet, toutes deux se sont lancées dans une relation épistolaire échevelée qui leur apporte une douceur sans pareille entremêlée de joutes impitoyables et de joies inconnues. Elle le pense comme elle le lui a écrit : « Tout cela est bien extravagant. »

À présent que les rayons du soleil couchant viennent frôler l'acajou rouge de la table basse, le plateau de cuivre où Sophie a servi le thé semble s'enflammer. Il est temps. Elle veut se lever. Son dos et ses genoux la rappellent à l'ordre : elle force, elle a l'habitude. Tout à l'heure, Frank, son fils aîné, viendra lui faire part des comptes hebdomadaires du domaine : pas question de paraître souffreteuse ou mal en point ! Elle a sa fierté et jamais sa nombreuse famille ne l'a entendue se plaindre, même au moment de la mort d'Alfred, son mari, leur père, neuf ans auparavant.

Elle sait que de tout temps, on l'a considérée comme une femme dure, autoritaire, inflexible et, bien que parfois il lui soit arrivé d'en souffrir, elle en retire aujourd'hui le délicieux bénéfice d'avoir su protéger ses sentiments, enfouir au plus profond d'elle ses pensées, préserver ses mystères. D'ailleurs, il en va ainsi pour cet incroyable échange épistolaire dont elle tient l'existence secrète et dont elle se délecte à l'insu de ses proches. Rien que d'y penser, elle se sent palpiter un cœur de jeune fille, du rose lui monte aux joues. C'est comme si, un instant, les oripeaux de sa vieillesse la quittaient.

Bien sûr, au début, elle a tout essayé pour ne pas se laisser dominer par ses émotions. Elle, la

dame de Bois-Rouge, l'héritière en titre d'un siècle d'industrie sucrière et d'humanisme chrétien, elle, dont la poigne de fer a su redresser l'exploitation en péril tout en prodiguant justice et bonté, jamais elle n'a toléré jouer les midinettes, les fleurs bleues. De la tenue, que diable ! De la pudeur et de la discrétion avant tout ! Honte à qui perd le contrôle et laisse laminer sa raison par son cœur ! Elle a toujours réussi à appliquer ces valeurs sans faillir, et cela, jusque dans les moments les plus intimes, les plus tendres de sa vie de femme et de mère. Et pourtant, voilà qu'aujourd'hui, arrivée à la fin de sa vie, ses beaux principes viennent de voler en éclats.

Derrière le champ de cannes à sucre, le soleil rouge se noie rapidement dans l'océan. Assaillie de pensées contradictoires, elle va comme à son habitude se verser un demi-verre de whisky. Son regard glisse sur la baie du patio dont la vasque continue de fuir, faute de réparation. Depuis la mort de son mari, elle est consciente d'avoir sensiblement augmenté la consommation de cet « élixir de jeunesse » préconisé par Marc, son ami de longue date et médecin traitant. Elle n'est pas dupe. Qu'a-t-elle à perdre à quatre-vingts ans ? Du reste, sa jeune sœur, qui s'était toujours targuée de sobriété et d'une hygiène de vie irréprochable, n'est-elle pas morte la première, l'an passé, lui laissant à l'âme un trou béant ? Quel signe divin faut-il y deviner ? Quel châtiment a donc pu mériter cette petite sœur, chérie durant soixante-dix ans et emportée en quelques jours par un mal foudroyant ?

Parfois, ses croyances s'effondrent, ensevelies sous la colère comme sous une couche de lave incandescente. Il lui faut ensuite plusieurs semaines avant de retrouver un peu de sérénité et quelques certitudes. Sa dernière heure venue, sera-t-elle punie d'avoir douté ? Se retrouvera-elle comme Moïse, interdite d'entrée au seuil de la Terre promise ?

Elle boit gorgée après gorgée l'alcool couleur d'ambre, s'assoit bien calée dans son fauteuil préféré, le regard vague, de plus en plus vague. Une bienfaisante chaleur monte en elle et des bribes de sa secrète correspondance lui reviennent : « Je ne sais quand nous serons ensemble. »

Les larmes lui montent aux yeux. Ces mots, c'est elle qui les a tracés de sa main et signés. Il va falloir les assumer, se rendre, ni contrainte ni forcée, à l'évidence de ce sentiment nouveau qui l'emplit.

Tout à l'heure, quand son fils sera passé, après le dîner, après un quelconque film à la télé, elle ira s'installer à son bureau dans le petit salon, prendra son grand bloc « par avion » aux feuilles fines comme du papier à cigarettes, une enveloppe bleue « prioritaire », et répondra à cette femme fantasque, cette Émilie dont la venue a bouleversé sa vie.

2

à Bois-Rouge, le 22 juillet

Chère Émilie,

Je ne sais quel vent de folie vous avez déclenché, mais depuis votre visite à Bois-Rouge, mon esprit est en révolution. Plus étonnant encore il semble qu'il en soit de même pour vous. Que nous arrive-t-il ? Je sais à peine qui vous êtes, vous ne savez rien de moi. Et cependant, lorsque j'ai déposé sur votre oreiller, dans la chambre d'amis, le court texte que j'offrais à votre indulgente lecture, rien n'aurait pu retenir ma main.

Votre réponse griffonnée sur une feuille de bloc m'attendait le lendemain matin à l'aurore. Je vous savais déjà en route vers l'aéroport, et c'est avec la curiosité d'une gamine que je suis allée

chercher ce message en retour. Je n'ai pas été déçue. Étrange message que le vôtre, vibrant de gratitude à mon égard mais également teinté d'une ironie cocasse : « Il ne doit pas être de tout repos d'être votre enfant... » osiez-vous m'écrire. Votre impudence m'a plu. Vous étiez une adversaire digne, venue me pourfendre, une guerrière capable de m'éreinter et vous faisiez preuve d'une rare perspicacité. Cela a été un grand plaisir de vous accueillir à Bois-Rouge, pour des raisons que je n'ai pas fini de dénombrer. En partant, vous n'avez laissé que des cadeaux. Quant à moi, je discerne mal le bienfait que je vous ai apporté. Je suis vieille, mais ne me laissez pas tomber. Pour vous, les baisers de la Dame,

Gabrielle Dautremont

Paris, 24 juillet

Ma Dame,

Je ne cesse de vous écrire dans ma tête. C'est comme une maladie, une douce maladie. Il y a des douleurs qu'on dit exquis. Tout en moi vous parle et s'élançait vers vous. Je ne peux pas ne pas vous écrire, vous dire, vous parler. Je lis et relis les mots que vous m'avez écrits et mon corps s'émeut si fort sous vos baisers qu'un sourire irrépressible me vient aux lèvres où que je sois. Monte alors en moi une bouffée

d'allégresse. Quel nom donner à cette émotion qui me fait chavirer ?

À chaque instant, résonne la vibration d'une présence irréductible qui palpite passionnément. Me parlez-vous de loin, de votre île de la lune à l'envers qui invite à l'union ? Vous m'aimantez, vous me hantez, vous m'aimez. Ma seule crainte est que ce trouble réciproque ne nous soit enlevé par l'usure du temps.

Lorsque je pense à vous, mon cœur bat plus fort, mon corps s'étonne et s'émerveille. Quelle est donc cette folie ? Je m'incline d'avance devant tous les ravages qu'elle causera et me soumetts aux exigences de cette relation incompréhensible. Jamais, jamais, sachez-le, je ne vous abandonnerai, ma Dame.

Embrassez-moi encore, cela fait refluer des vagues du passé, me rend le présent plus doux et l'avenir, une attente de vous lire.

Je vous embrasse tendrement, si vous l'acceptez.

émilie

à Bois-Rouge, le 27 juillet

Chère Émilie,

Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous ? Je ne parviens pas à comprendre ce qui vous attache

à moi. C'est un mystère. Je ne vois pas non plus ce que je peux vous apporter. Vous avez des exigences que je ne saurais satisfaire. Ne me bousculez pas. Votre Dame s'éteint. Il faudra vous contenter d'une relation faite de bric et de broc suivant les aléas de la vie. Je ne suis, sachez-le, ni en manque de maternité, ayant eu sept enfants, ni en mal d'adoption. C'est ainsi. Il faudra faire avec.

De plus, je dois assumer la charge du domaine et c'est une activité à plein-temps qui me laisse peu de répit. Bois-Rouge ne désemplit pas, famille et visiteurs s'y succèdent, viennent y quémander je ne sais quel soutien, reçoivent le gîte et le couvert, puis s'en retournent en laissant leur linge sale.

Vous êtes exigeante mais fidèle, extravagante, épuisante. À peine ai-je répondu à votre courrier qu'une nouvelle lettre de vous m'arrive et qu'il me faut me remettre à la tâche. Je reconnais cependant que, par l'intérêt que vous me portez, vous m'êtes bénéfique. C'est réconfortant d'avoir quelqu'un quelque part qui se soucie de vous, qui attend quelque chose de vous. C'est un bienfait inespéré, surtout dans mon grand âge. Je me demande ce que vous pouvez bien en retirer... Je ne sais ce que je peux faire pour vous. Voyez vous-même. Acceptez le peu que je donne.

Puisque vous les aimez,
des baisers de la Dame

Gabrielle

Bien sûr, il y a les bonheurs de l'attente, mais elle refuse de se l'avouer. Bien sûr, une certaine attraction involontaire de sa pensée l'entraîne et la ramène sans cesse vers « l'autre » là-bas, dont elle ne parvient pas à se défaire. Bien sûr, à la lecture des lettres si émouvantes, elle ressent un appel contre lequel toute sa raison tente de faire barrage.

Alors parfois, elle ne se gêne pas pour exprimer de violents reproches à sa lointaine correspondante, lui enjoint de réduire ses envois, l'accuse même de négliger le respect dû à son âge et à sa mauvaise vue. Elle s'exaspère du trop grand empressement que celle-ci met à lui répondre, ce qui l'oblige, elle, à la réciproque. Une étrange sensation d'emprisonnement l'enserme, ce qui la rend totalement furieuse. Elle prend conscience de son état de dépendance et cela lui devient tout à coup intolérable. Non, elle

ne se laissera pas ligoter au piège passionné de cette inconnue !

Chaque fin de matinée, lorsque Sophie vient déposer le courrier sur le guéridon d'osier, elle combat l'envie de s'y précipiter, freine son bras et se contente de glisser hypocritement le regard sur les timbres dépassant de la pile. Sa correspondante utilise à dessein pour ses envois le même timbre bleu à l'effigie de l'écrivain Colette dont c'est l'année anniversaire, là-bas.

Et puis, une fois Sophie hors de la pièce, vaincue, elle tend la main, saisit l'enveloppe, la décachette prestement d'un coup d'ongle. « Ma Dame » y est toujours orthographié en deux mots, en souvenir du premier billet échangé, cette nuit du 11 juillet où leurs prénoms n'avaient pas cours, « Ma Dame » dont le caractère possessif l'énerve et l'émeut. Jolies boucles des majuscules... Il en émane une spontanéité enfantine mêlée de déférence.

Elle extrait les nombreux feuillets pliés à l'intérieur. Ils paraissent écrits d'un même souffle impétueux avec, toutefois, un soin évident apporté à la lisibilité de l'écriture.

Paris, 20 août

Ma Dame,

De nouveau une feuille blanche à vous,
destinée.

De nouveau un dimanche d'une écrasante
chaleur estivale,

De nouveau mes regrets, ma tendresse, mes inquiétudes, mes interrogations de vous, vers vous, pour vous.

De nouveau des mots, des phrases que je ne peux réprimer, des pensées nostalgiques : traces dérisoires, cendres laissées par le grand brasier qui m'enflamme depuis notre rencontre et que vous ne savez pas ou ne voulez pas entretenir. Soit.

Que puis-je faire d'autre que de m'incliner devant votre majesté, ma Dame ? Écraser une larme, boire ma rancœur, ravalier mes sanglots... et puis, seule résistance possible : continuer inlassablement à vous écrire, que vous lisiez ces lettres ou non, que vous y répondiez ou non.

Votre fatigante

émilie

Paris, 25 août

Ah, Ma Dame,

Vous avez beau user et abuser des prérogatives de votre âge vénérable, ne croyez pas que cela m'impressionne et que je prenne pour argent comptant vos alibis cousus de fils blancs !

Que vous ayez quatre-vingts ans, un domaine, sept enfants et je ne sais combien de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants ne vous autorise pas à me

tenir des discours volontaristes et moralisateurs. Certes, vous avez de lourdes responsabilités, j'en conviens, mais ne croyez-vous pas qu'il serait temps de déléguer vos fonctions afin de vous consacrer à... vous-même, à vos tableaux (je crois avoir compris que vous peignez) et, pourquoi pas, un peu à moi, à nous ? Vous vous éteignez, dites-vous. Pas question ! Écrivez-moi ! Au pire, de votre part, j'accepterais des lettres post mortem. Ne ressentez-vous pas comme moi le bonheur inouï de notre rencontre mais aussi le temps qui passe inexorablement et nous pousse à notre perte ? Ne savez-vous pas que les meilleures armes contre la mort sont l'amour et l'écriture ? Je vous attends,

Votre exigeante émilie

Parfois le ton de sa correspondante vire à la capitulation, parfois au masochisme, à l'ironie, parfois à la révolte ou à la guerre ouverte. Tant que les propos sont chargés de force combative, d'enthousiasme, de persuasion, le risque pour la vieille dame est moindre de succomber. Mais dès qu'une ombre de tristesse affleure entre les lignes, elle se sent transpercée. Des phrases incandescentes l'atteignent par surprise :

Pourquoi nous sommes-nous rencontrées si tard ?

Nous avons tant d'années à rattraper... perdu cinquante ans à ne pas nous connaître...

Alors, elle pleure.

Elle rage, elle a honte, mais elle pleure.

Les jours passent. Gabrielle se découvre des talents de tortionnaire, décide durant des semaines de ne plus répondre au courrier de son envahissante correspondante. Celle-ci supplie, s'interroge, piétine, revendique, se lamente, s'inquiète, se rebelle, se moque et continue à l'inonder de lettres.

Votre absence de réponse me désole. Ne comprenez-vous pas que la seule alternative à notre relation exceptionnelle est de bâtir ensemble une belle correspondance, un modèle du genre, d'autant que la vie nous tient séparées, qui sait, à jamais ? Cela, je pourrais éventuellement l'admettre bien qu'avec peine. Par contre, votre silence, votre abandon de moi, je ne le peux pas.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Je vous écris comme je vous aime
Élisabeth Brami



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON